

Conférence de l'abbé Mukassa Somé, 6 mars 2014

Foi chrétienne et cultures africaines. Notre culture évolue : comment vivre notre foi dans le monde d'aujourd'hui ?

1 - Présentation d'Yves Bourron

L'abbé Joseph Mukassa va nous donner un témoignage sur une culture et une religion africaine animiste du Burkina Faso, il va témoigner des efforts faits pour **l'inculturation de la religion chrétienne dans son pays**, nous montrer aussi les difficultés, les problèmes rencontrés et exposer aussi la timidité des clercs à faire ce travail.

En revanche, il nous permet ce soir de faire un détour, pour mieux comprendre ce qui se passe chez nous... et peut-être de changer de langage et de répondre à la question : **Comment inculturer la foi chrétienne dans le monde d'aujourd'hui ?**

Notre culture évolue, comment vivre notre foi aujourd'hui ? Certes, mais au prix de quel syncrétisme, de quelle acculturation ou de quelle inculturation ?

Syncrétisme : renvoie à l'entente entre deux Crétois, réputés « menteurs » ; entente dans le but évident de tromper leur monde. Le terme a, par définition, un sens péjoratif puisqu'il désigne la combinaison peu cohérente de systèmes de pensée différents, philosophiques ou religieux. Il qualifie des confessions à part entière, mais dont plusieurs composants d'origine sont encore reconnaissables.

Peut-on dénier à un syncrétisme le nom de religion, puisqu'il s'agit d'une relation au divin ? Rudolf Bultmann n'a-t-il pas écrit que la Bible est le livre le plus syncrétiste qui soit, s'inspirant de textes égyptiens, mésopotamiens, iraniens, grecs...

Aujourd'hui, la tentation et la peur du syncrétisme prennent leur source dans une réalité plus profonde et plus angoissante : celle de la mondialisation. Il y a chez nos contemporains du 'shopping spirituel' avec influence de courants de pensée venu d'Orient ou d'ailleurs.

Acculturation : « ensemble des phénomènes qui résultent d'un contact continu entre des groupes d'individus de cultures différentes et entraînent des modifications dans les modèles culturels initiaux de l'un ou des deux groupes ». L'acculturation doit être distinguée :

- du **métissage culturel**, lorsque les croyances, les valeurs et les coutumes des deux groupes se fondent en une seule et même culture.
- du **multiculturalisme** avec la cohabitation de plusieurs cultures sans qu'il y ait de combinaison ou d'assimilation.
- de l'**assimilation**, avec la disparition totale de la culture d'un groupe, le groupe dominé, qui assimile la culture du groupe dominant par la démographie, le rapport de force politique ou le degré d'évolution technologique. On parle parfois d'"ethnocide".
- de la **contre-acculturation** qui rejette la nouvelle culture avec le retour à une pureté de la culture d'origine.

Le concept intéresse les Chrétiens, notamment quand nous sommes confrontés au métissage culturel refusé par les populations immigrées en France.

Inculturation : terme utilisé en « **missiologie** » pour désigner la manière d'adapter l'annonce de l'Évangile dans une culture donnée. On peut la faire remonter au discours de Saint Paul aux Grecs, au milieu de l'Aréopage d'Athènes (Ac. 17). Tout au long de sa longue histoire, le message de l'Évangile a été inculturé. Le Christ lui-même, juif dans un pays occupé par les Romains, s'est **'inculturé'**. Le message de l'Évangile s'est inscrit dans la culture juive, puis dans la culture grecque. Un seul exemple : les fêtes païennes, comme les **rogations**, ont été christianisées et ont pris la place de la fête romaine des *robigoalia*, célébrations pour la protection des céréales contre la rouille. Le concept théologique trouve son origine dès 1633, avec la **querelle des rites** relative à la liturgie, la traduction du nom de Dieu, la représentation du Christ avec un visage d'Indien, la tolérance pour les nouveaux convertis de vénérer les Ancêtres et Confucius. La

grande question à l'époque était celle-ci : *Fallait-il conserver tout ce qu'on pouvait des habitudes mentales et des pratiques traditionnelles des Orientaux ou exiger une conversion tellement absolue qu'elle devenait une sorte d'occidentalisation ?* Le supérieur général des Jésuites, Pedro Arrupe, donne une définition du mot inculturation, le 14 mars 1978, dans sa *Lettre sur l'inculturation : L'inculturation est l'incarnation de la vie et du message chrétiens dans une aire culturelle concrète, en sorte que non seulement cette expérience s'exprime avec les éléments propres de la culture en question mais encore que cette même expérience se transforme en un principe d'inspiration, à la fois norme et force d'unification, qui transforme et recrée cette culture, étant ainsi à l'origine d'une nouvelle création.* Jean-Paul II reprend ce terme dans l'encyclique *Redemptoris Missio* (1990).

Les **hiérarchies chrétiennes** (Rome, Cantorbéry, Genève...) sont-elles en mesure de renoncer à leurs vues '**centralisatrices**' pour admettre que la diversité manifestée par le principe d'inculturation exprime 'mieux' la catholicité de cette Eglise qu'elles déclarent universelle en droit ?

2 - L'inculturation selon Joseph-Mukassa Somé

Quand les Pères blancs sont arrivés en pays Dagara, les colons étaient déjà bien installés ; ils ont tenu ce discours : *Nous sommes issus d'une nation sainte, nous arrivons ici pour vous civiliser...* Ils n'ont pas pris au sérieux nos rites. Ils ont remplacé les sacrifices faits à *Tě-gan*, le dieu de la terre, par la messe. Ils ont diabolisé la fameuse besace ; ils ont brûlé les statuettes des ancêtres... Généreux, mais pleins de leurs certitudes, ils venaient d'Europe, pour en finir avec le fétichisme et convertir les populations au Dieu de Jésus-Christ. De ce fait, ils ont créé une voie parallèle à notre culture et les lignes parallèles ne se rencontrent jamais. Entre les Dagara animistes parlant de *Kót□n*, fils de Dieu, et les chrétiens qui parlent de Jésus-Christ, fils unique de Dieu, il y avait certes un risque de confusion mais si, dans leur effort d'évangélisation, les missionnaires avaient connu et intégré ces mythes, les Dagara auraient embrassé une foi, ontologiquement fondée sur le Christ. Or les Pères blancs n'ont rien compris de tout cela. Ils sont arrivés, avant le Concile Vatican II, et toute la pastorale missionnaire de cette époque consistait à combattre les mythes, à diaboliser les fétiches, à les détruire. Du coup, on peut se demander si leurs convertis ont été vraiment évangélisés en profondeur ? En matière d'inculturation, les missionnaires chrétiens ont vraisemblablement loupé un virage, en rejetant *kót□n* et le *bawr-cur-wu□*, source de tout savoir et de toute vérité sur l'avenir et la destinée de l'homme. N'auraient-ils pas dû exploiter les valeurs culturelles de cette *besace w□□*, au moment de la nouvelle Alliance scellée avec les Dagara ? Je rêve d'un art sacré où un artisan tannerait une belle peau bien décorée avec des motifs religieux chrétiens, support et réceptacle de la Bible, *compendium* des saintes Ecritures... Portée ainsi par le prêtre dans la liturgie chrétienne, cette besace démystifierait le *bawr-cur-wu□*, source de peurs injustifiées du côté des païens et des chrétiens ; elle rendrait aux Chrétiens l'espérance dans une vision nouvelle d'un *Wu□* de la nouvelle alliance de Dieu, père de Jésus Christ, avec le peuple Dagara.

Tout ce que je sais c'est que dans la formation sacerdotale aujourd'hui, les jeunes ont beau recevoir des enseignements que nous n'avons pas eus, notamment quelques cours de théologie africaine, il faudrait qu'ils se remettent en cause et fassent sans cesse un travail sur leur propre culture. Ne continuons-nous pas souvent de faire comme les premiers missionnaires ? Nous n'avons pas assez d'audace pour affronter les problèmes difficiles, la sorcellerie par exemple qui n'est pas traitée pastoralement. Entre prêtres, (même entre Der), lors de nos rencontres, nous n'osons pas aborder ces coutumes ou ces croyances. Il faudrait que des théologiens creusent ces questions dans toute l'Afrique et je n'ai pas le sentiment qu'on se libère de cette aliénation. Après le concile Vatican II, le dialogue des cultures n'est rentré que timidement dans les faits et nos approches pastorales restent encore trop souvent colonialistes. Maintenant que je suis à la retraite, et que je fais un retour sur tout cela, c'est un cri du cœur que je lance. Les Blancs ont agi par ignorance mais l'Église, dirigée par les Africains, est souvent plus cléricale et impérialiste, que

celle qui était dirigée par eux. Face à cela, certains chrétiens se retournent aujourd'hui vers des valeurs traditionnelles ; ils y voient une forme de vérité et un moyen de régler leurs problèmes sociaux. Les statues que leurs anciens n'avaient pas osé brûler, ils les placent en évidence dans leurs maisons : façon d'affirmer et de revendiquer leur culture. Façon aussi pour ces chrétiens, que la foi n'a pas complètement libérés, d'exorciser leur peur.

Il y a un retour aux traditions ancestrales parce que les néophytes n'ont pas les réponses et les solutions à leurs problèmes sociaux quotidiens dans l'Église. Les gens vivent dans des situations hybrides, brassant des valeurs de la tradition profonde et d'autres induites par la colonisation, l'évangélisation ou la modernité. Cependant, dans les moments cruciaux de la vie des familles dispersées, il se produit un curieux réflexe de retour aux sources de la famille où les solidarités sont vécues intensément (mariage, deuil...). Lors de mes enquêtes, un chrétien m'a confié : *En tant que chrétien convaincu, je ne crois plus au dieu Dagara et à ses légats mais ils m'embêtent toujours. Alors je consulte le devin et j'accomplis par formalité le rite les concernant pour avoir la paix en famille.* Un homme qui meure ne sera pas enterré sans qu'on demande au chef de terre l'autorisation de creuser la tombe, en payant le tribut à l'esprit de la terre et, sans qu'on fasse le sacrifice à la terre, en cas de mauvaise mort *tê-gan-kũu*.

On est condamné au métissage, il faut tendre vers une alliance de valeurs. Les populations ne doivent pas sortir des repères qui font le lien entre les pratiques nouvelles, leur système de représentation et leur être-au-monde ; sinon, après le changement, elles ne savent plus ce qu'il faut faire. Tant que les peuples africains ne pourront pas intégrer leur propre modèle symbolique de représentation du monde avec les nouvelles pratiques sociales et religieuses qu'on leur propose, ils risqueront d'être des marionnettes d'un système importé avec son idéologie.

En langage pastoral, on parle aujourd'hui d'inculturation. Autrefois, on a brûlé les fétiches, sans convertir. Du coup certains chrétiens, se sentant frustrés et mineurs dans leur société, veulent être initiés. Des gens, christianisés depuis quatre-vingt ans, estiment encore qu'ils n'ont pas dans l'Église tout ce qui leur faut pour solutionner les problèmes sociaux et religieux qu'ils rencontrent dans leur vie : ils retournent à la tradition, sinon, pensent-ils, ils ne pourront jamais rejoindre leurs ancêtres. Malheureusement, la seule réponse que certains prêtres font, c'est de mettre sévèrement en garde, allant jusqu'à l'interdiction des sacrements.

Il faudrait présenter objectivement l'initiation traditionnelle d'un côté et la religion chrétienne de l'autre et, avant d'admettre les gens au baptême, les laisser faire librement leur choix. Si l'initiation relève d'un cheminement qui représente une véritable ouverture à la nature, à la culture et aux sciences sociales Dagara, mon souhait serait même, à la limite, de ne baptiser que des gens qui l'ont pratiquée et vécue. Je n'ai pas osé agir ainsi quand j'étais curé mais je voudrais le faire aujourd'hui. Je souhaiterais que les chrétiens et les non chrétiens n'aient plus peur de tout ce qui est en rapport avec cette peau Bawr-cur-wu□. Aujourd'hui, dans un souci d'inculturation, lors du baptême, la formule liturgique ne dit-elle pas déjà : *Renoncez-vous, à Satan et à ce bawrcur-Wu□ qui représente une valeur importante, à vos yeux ? Renoncez-vous à la consultation divinatoire auprès du devin bawr-bowrs, de cet homme qui, sous l'influence de kôt□n, est censé posséder la vérité ?*

Je ne cherche pas tant à être suivi qu'à être perçu comme un éveillé des consciences. Certains d'entre nous n'acceptent pas de changer leurs positions pastorales autoritaires et les fidèles acceptent par résignation. Il y a parfois des conflits et des oppositions graves entre les défenseurs des coutumes et les responsables de l'Église. Pour éviter ces désagréments, ne devrait-on pas respecter ce que certaines familles considèrent comme essentiel selon la coutume ? On entend souvent : *En tant que chrétiens, nous voulons avoir le droit, de faire une double cérémonie religieuse pour nos morts, comme le demandent l'Église et... nos ancêtres.* Si on faisait un referendum auprès du peuple chrétien sur la célébration des funérailles, 90% ne souscriraient pas entièrement à notre pratique actuelle. L'Église n'est pas équipée pour faire attention à tous ces aspects culturels et les gens subissent par résignation ce qui est arrêté *pastoralement* pour tout le monde.

Autrefois, tous les peuples avaient leurs dieux ; les gens d'Israël comme ceux de Rome vivaient dans une sorte de panthéisme. Rendre compte du projet initial de Dieu, quand il créa le ciel et cette terre, en se basant sur les deux Testaments : c'est faire de la théologie biblique de la terre. Celle-ci n'est pas nouvelle, elle prend ses racines dans les théologies antérieures des différentes cultures. La théologie biblique, qui n'est autre que l'alliance que Dieu a contractée avec son peuple, les transfigure. Elle affirme qu'un roi, un empereur, un État, un riche ne peut pas s'amuser à s'emparer de la terre qui est à tout le monde. La doctrine sociale de l'Église, comme certains textes écologiques d'ailleurs, ne disent pas autre chose : il faut respecter la création ! La terre est à tous, Dieu l'a donnée aux ancêtres de toute l'humanité et, selon le droit ancestral, elle ne peut être objet de négoce. Accompagner au Brésil des agriculteurs-éleveurs dans les conflits avec les riches, au péril de sa propre vie, c'est faire de la pastorale de la terre. Faire condamner un propriétaire terrien qui a volé la terre, c'est de la bonne guerre, même si on ne fait pas cette condamnation sous la menace des fusils... car ce n'est pas le rôle de l'Église.

De la même façon que la religion d'Israël a été purifiée par la traversée de la mer rouge, la parole des prophètes, l'élimination progressive des faux dieux et des Baal... la théologie de la terre, telle que la vivent les Dagara, par exemple, a besoin d'être purifiée. À l'état brut, elle est dans une forme de *sacré impur*. Toute culture humaine comporte une part de violence et c'est de ce mal qu'il faut libérer l'homme. Nos théologiens ne sont pas assez audacieux ; ils ressassent une théologie bourgeoise par rapport à la terre, alors qu'il faudrait qu'ils adhèrent à la Théologie de la Libération du péché social et de toutes ses structures : remembrements et lotissements que subissent des agriculteurs sur leurs propres terres, au moment des différentes réformes agraires et foncières. Il s'agirait de libérer le monde de toutes les structures du péché qui permettent d'acheter et de vendre la terre, de la considérer comme un bien propre entre les mains des puissants de ce monde et non un bien commun à toute l'humanité. Je le rappelle : dans le plan divin de création du monde, la terre est à tous. Plutôt que d'évoquer la Théologie de la libération, je préfère parler de Théologie Pastorale de la terre, celle qui va suivre et accompagner les gens d'aujourd'hui vers le Royaume. Pas celui de Tibère ou de César Auguste ou de Pharaon, ni celui des ancêtres Dagara mais celui que Jésus nous a révélé : recherche de Dieu dans les ténèbres, trouvaille de Dieu en son fils dans une terre où l'homme n'est plus le loup de l'homme mais est changée en terre de frères et de sœurs promise par Dieu à Abraham et à tous ses descendants ! C'est de cela, d'ailleurs, que Jésus-Christ est mort. Car, si on y réfléchit bien, s'étant *inculturé*, ayant pris chair dans la terre de ses ancêtres, une terre à problèmes, Jésus est mort d'un conflit... de terres. En naissant sur la terre des hommes, il est arrivé en plein dans un combat, commencé avec les prophètes et qui a atteint son paroxysme avec lui. Ses compatriotes ont pensé qu'il allait libérer la terre d'Israël de l'envahisseur, les chefs politiques ont cru qu'il allait faire du tort au pouvoir de Rome. En réalité, Il n'a pas cherché à monter les Juifs contre les Romains, ni à proprement parler à les réconcilier : Jésus est mort d'un conflit de terres ou de royaumes. En Amérique latine, comme il y a vingt siècles, et dans beaucoup d'endroits dans le monde, des chrétiens et des non-chrétiens, de simples paysans et des gens de bonne volonté qui les soutiennent meurent aussi d'un conflit de terres. Aujourd'hui, une fois de plus, le combat consiste à changer la société de façon radicale pour que les hommes d'une même civilisation, d'un même pays, d'une même culture passent d'une condition de vie moins humaine à une condition plus humaine. C'est cela que nous appelons le développement durable ou... la paix¹.

¹ Bourron Y., *Joseph-Mukassa Somé : Mon combat pour la terre*, Paris, Karthala, 2013, 163-169.

3 – Débat sur l'inculturation dans nos sociétés occidentales

Dans cette seconde partie de notre soirée, nous tenterons de comprendre ce qui se passe dans notre société qui évolue (communication électronique, mondialisation, individualisme, quête d'autonomie, changements dans les mœurs...). Comment intégrer les valeurs de cette culture sans cesse en mouvement pour parler l'Évangile avec le langage des contemporains ? Comment inculturer notre Église au plan de la morale sociale et familiale, de l'engagement des laïcs et des femmes en particulier, de la doctrine, de la liturgie ? Et sans imposer la culture de l'Église, donc en dialoguant avec la culture contemporaine.

Questions et réponses

1 - Que préconisez-vous pour introduire la foi en Jésus-Christ dans le peuple dagara ?

Réponse du P. Mukassa : Il faut marcher pas à pas avec le peuple, accompagner les chrétiens, les païens et les musulmans. Pour les chrétiens, il faut intégrer leur propre modèle de représentation du monde avec les pratiques sociales et religieuses du christianisme.

2 - Vous avez parlé des chefs terriens, des chefs de terre, mais aujourd'hui les hommes vivent plutôt dans les villes. Comment alors y concrétiser l'inculturation ?

Réponse du P. Mukassa : Le problème de l'inculturation du christianisme, et principalement dans les villes, reste posé. On peut dire que pour l'instant le sacerdoce et la vie religieuse ne sont pas suffisamment inculturés ; il faut donc améliorer l'inculturation du sacerdoce.

3 - L'inculturation pratiquée en Afrique, Amérique latine et Asie se fait sur un terreau où la transcendance (Dieu) est centrale et présente. Dans une Europe technologique et laïque, la culture se présente sans transcendance reconnue, souvent dans une grande indifférence et même dans une ignorance totale de l'Évangile. L'Église y conserve malheureusement un style et un langage d'il y a plusieurs siècles. Que suggérez-vous pour l'inculturation du christianisme dans l'Europe d'aujourd'hui, et particulièrement en France ?

4 – Il semble qu'en Afrique, au moins pour l'instant, le christianisme doit affronter une culture ancestrale, tournée vers le passé. En Occident, nous ne sommes plus dans une situation de vieille chrétienté, avec parfois des reliquats de superstitions, mais dans des pays profondément sécularisés. L'institution ecclésiale n'a pas pu ou su tenir compte de cette évolution et est devenue partiellement inaudible. Quels sont, à partir de votre expérience africaine, les chemins à suivre pour sortir de cette situation ?

Réponse du P. Mukassa : mon expérience africaine ne peut être transposée dans votre problématique occidentale.

Réponse du P. Père Norbert MWISHABONGO (Père Blanc congolais de la RDC)
Expérience personnelle : dans mon vécu quotidien, je croise et discute de temps en temps avec des jeunes. Dans mes partages avec les jeunes en France, ceux-ci parlent bien sûr de la froideur (absence de vie, animation, etc.) qui existe dans les églises européennes. Certains n'hésitent pas à me dire : La messe, aller à l'église, ... c'est une affaire de petits vieux ! Les homélies des prêtres restent tellement théologiques, métaphysiques, en l'air, ... sont loin de la réalité que vivent ceux et celles qui n'ont pas fait ces études. Tout le monde n'a pas fait de théologie. D'autres confessent

leur être anticlérical. Néanmoins, qu'importe la manière de l'un ou de l'autre de concevoir Dieu, il reste vrai que la plupart parlent de Dieu.

La Transcendance n'existe plus dans l'Europe d'aujourd'hui ? Je pense et suis convaincu que la notion de la Transcendance (Dieu) est encore bien présente dans cette Europe laïque et technologique. Il reste néanmoins vrai que se pose, non un problème de la transcendance, mais la manière d'être de l'Eglise aujourd'hui en Europe et que les églises se vident de la jeunesse. Que faire ? Comment faire ? Quoi suggérer ? Permettez-moi d'essayer de répondre en cela en m'enracinant sur l'Exhortation apostolique du Pape François *La joie de l'Évangile*.

L'inculturation n'est pas seulement une affaire réservée pour l'Afrique, l'Amérique Latine et l'Asie. Elle concerne tous les continents, tous les pays, tous les peuples, toutes les cultures sans exception.

Le langage (la langue) constitue un problème, un défi, une épreuve à l'inculturation. Oui, le monde entier ne parle pas la même langue. Néanmoins, dans cette multitude de langues qui sont un défi à l'inculturation, promouvons et restons fidèles à la miséricorde et à l'amour de Dieu. Il y a besoin de la foi, de la miséricorde et de l'amour². Je n'ai pas étudié l'homilétique pour expliquer la théologie à mes frères et sœurs, mais pour inculturer l'évangile dans le quotidien de la vie des gens. Les homélies sont alors pour moi un premier pas dans la démarche de l'inculturation. Il y a donc besoin d'inciter les prédicateurs à ne pas être théologiques, métaphysiques, 'célestes', mais à ce que la parole de Dieu, la parole lue, rejoigne le quotidien des communs des mortels pour devenir leur vie. Et ne pas passer du mystère au mystère !

Il y a besoin d'un constant discernement, de revoir nos pratiques, usages, pensées, qui autrefois nous élevaient et aujourd'hui ne le font plus. N'ayons pas peur d'une adaptation constante qui doit toujours se faire dans le discernement³. Si la froideur chasse la jeunesse d'aujourd'hui motivée par la vivacité de la vie, voyons et cherchons ce qui peut donner de la vie à nos liturgies, à nos messes. Il semble qu'à Marseille et à Lyon les évêques ont demandé à certaines paroisses de faire l'expérience des liturgies et messes vivantes et bien animées, comme nos liturgies en Afrique, Amérique Latine, et cela marche très bien. Pourquoi, tout en acceptant et respectant les sensibilités des uns et des autres, ne pas alors multiplier ces exemples ?

Enfin, nous devons faire nôtre cet appel à l'ouverture, l'humilité, la croissance. L'inculturation n'est pas automatique, elle est un processus permanent. J'aime bien ce que le Pape François dit dans le par. 45 : *L'engagement évangéliste se situe dans les limites du langage et des circonstances. (...) Il (le missionnaire) sait que lui-même doit croître dans la compréhension de l'Évangile et dans le discernement des sentiers de l'Esprit, et alors, il ne renonce pas au bien possible, même s'il court le risque de se salir avec la boue de la route.*

5 – Depuis plusieurs décennies la place de la femme dans la société a considérablement évolué : niveau d'instruction, emploi des femmes, responsabilités assumées. Dans l'Eglise, si les femmes assurent des tâches pastorales importantes, elles sont le plus généralement absentes des postes de responsabilité. Cette inadaptation de l'Eglise à la société occidentale et à sa culture ne risque-t-elle pas d'être mortifère pour la pérennité de l'Eglise ?

Réponse de Sœur Annonciata Mapendo : L'Eglise est marquée par la société dont elle fait partie. Elle a son histoire et elle évolue. Une femme qui s'engagerait dans l'Eglise par recherche de statut serait mal partie. C'est au nom de notre foi que nous nous engageons. Si les femmes ne prenaient pas de responsabilités, si elles fermaient l'œil aux besoins des paroisses, que

² *La Joie de l'Évangile*, par. 40, 42, 44.

³ *id.* 43, 44.

deviendrait l'Eglise? Nous faisons beaucoup pour notre Eglise, nous devons en être fières, et nous devons faire davantage. Quant aux situations qui nous mettent mal à l'aise, qui nous donnent l'impression d'être exclues, donnons du temps au temps. L'Eglise évolue.

6 - En ce qui concerne l'inculturation de nos célébrations, Jésus nous a montré le chemin : il a vécu avec son entourage dans une relation d'amour et en exerçant un seul pouvoir, celui de pardonner. Le culte n'a donc de sens que s'il se nourrit de la vie quotidienne et inversement. Par exemple, des Eucharisties 'domestiques' ne doivent-elles pas venir en complément des Eucharisties 'communautaires' ?

7 - Le pape François souhaite⁴ *une attitude de "sortie" qui favorise la réponse positive de tous ceux auxquels Jésus offre son amitié.* Comme il avait dit lors de son vol de retour de Rio de Janeiro : *Si une personne homosexuelle est de bonne volonté et qu'elle est en recherche de Dieu, je ne suis personne pour la juger, ne pourrait-on pas commencer par des rencontres entre personnes homosexuelles et des tenants de la Manif pour tous ?* (Déclaration de Mgr Descubes).

Réponse du P. Mukassa : je suis très heureux d'être ici ce soir et d'entendre autant d'interventions variées.

8 – Vous avez présenté les difficultés de l'inculturation pour l'Eglise Catholique dans votre milieu. L'Islam rencontre-t-il ces mêmes difficultés ? Que dire de cette religion par rapport à l'inculturation ?

Réponse du P. Norbert MWISHABONGO : Le terrain du rapprochement entre Christianisme (Catholique) et Islam passe par le dialogue Islamo-Chrétien. L'Inculturation ? Elle n'existe pas dans l'Islam, au sens propre du terme et même dans la réalité. Il est donc impossible de comparer l'inculturation en terre catholique et en terre musulmane. Néanmoins, pour éclairer cette préoccupation, me basant sur mon expérience dans une terre musulmane en Afrique du Nord, permettez-moi un parallélisme pour jeter quelques lumières sur la question :

Islam = soumission à Dieu. Dans sa propagation et son implantation dans les cultures, l'Islam, à la fois religion, culture et identité, ne permet pas l'inculturation. Par exemple, dans l'Islam, il est même interdit d'accrocher, au risque de l'idolâtrie, la photo de son père sur le mur de son salon.

Si les chrétiens ne naissent pas chrétiens mais le deviennent, les musulmans naissent musulmans. Ceci explique donc toute la difficulté de parler de l'inculturation dans l'Islam. Mais j'ose croire quand même à certains aménagements de cohabitation entre une culture donnée et l'Islam.

En conclusion, on peut rappeler une citation du Père Joseph Moingt lors de sa conférence du 23 avril 2013 au Chesnay: *L'Eglise est un peuple entièrement sacerdotal. La hiérarchie doit renoncer à être le lien privilégié. Que les Femmes et les Hommes exercent leur pouvoir. Que les laïcs prennent leur liberté. Qu'ils se réunissent en petites communautés. Qu'ils célèbrent l'Evangile ensemble. Que les lieux où ils se réunissent soient ouverts au monde.*

⁴ Id, 27.